

XYZ. La revue de la nouvelle

Lettre à George Orwell

Danielle Dubé



Numéro 79, automne 2004

Nouvelliers du Saguenay-Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3428ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dubé, D. (2004). Lettre à George Orwell. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (79), 61–63.

Lettre à George Orwell

Danielle Dubé

J'ai hésité longtemps avant de vous faire parvenir cette lettre. Si je le fais, c'est que je suis de plus en plus convaincue que le Mal existe. Partout il rôde. C'est un cancer, une sorte de sida généralisé qui gruge l'esprit et fait partie de nos inventions.

Big Brother est parmi nous. Étrangement, votre personnage a été conçu, en pleine guerre, l'année de la naissance de mon frère, en 1948. Coïncidence ou simple inversion de chiffres, ce titre : 1984 ? Le mal est maintenant si grand qu'il contamine la ville entière et pervertit la moindre de nos pensées.

Son pouvoir s'est installé depuis plusieurs années. Depuis qu'il a fui la maison et s'est érigé une tour d'une centaine de pieds sur la montagne, à vrai dire une antenne de radio. Maintenant, il ne se passe pas une semaine sans qu'une tête tombe de cette tour. Rien ne limite l'appétit gargantuesque de mon frère Big. Il faut dire que le psychiatre Maillet, avant que l'on identifie le syndrome de la vache folle, avait diagnostiqué une boulimie ruminante chronique à la suite de la disparition d'un troupeau de vaches bien grasses.

Certains prétendent en rigolant que, s'il a mangé de la vache enragée, on n'a rien vu depuis qu'il s'est mis à chercher des boucs émissaires dans les troupeaux du Lac. Il n'y a rien là, assurent-ils. Super Bébé Boum, comme on l'appelle parfois, est un clown, un amuseur public qui joue du micro comme un enfant joue du tam-tam.

Personne n'est à l'abri de ses deux minutes de haine, pas même sa famille qui l'a renié il y a plusieurs années. Voilà pourquoi d'ailleurs je vous écris. J'ai vu mourir mon père, puis ma mère, c'est bien assez. Nul n'est épargné à moins qu'il n'ait payé son dû. Les gens d'affaires ont compris cela, eux qui achètent de la commandite pour hausser leurs ventes. Certains acceptent même de payer sous la table un petit surplus, un voyage dans les

Caraïbes ou au Maroc, toutes dépenses payées. Rien n'est trop cher pour avoir la paix.

C'est pas grave, disent certains. Big Brother, c'est notre grand frère à tous. C'est notre protecteur, notre sauveur. Il sait parler aux gens simples. Il annonce aussi de bonnes nouvelles. Hier, c'était le Big Boxing Day. Depuis des jours qu'il le prédisait. Ce serait un raz de marée. Il ne s'est pas trompé. Les gens par milliers se sont précipités dans les centres commerciaux, ils ont tout raflé. C'était un grand Jour, un jour de soldes. Ils sont arrivés, se sont mis à bousculer les vieux, les femmes et les enfants trop lents.

Gare à vous si vous n'êtes pas de ce bord-là des choses. Big Brother vous guette. Il vous surveille, on dit qu'il embauche des journalistes qui font des enquêtes et des enregistrements, qu'il a des informateurs qui pénètrent jusque dans les chambres des maisons. Si vous refusez de nourrir Big qui fait fortune, il vous avalera. « Les petits fonctionnaires ou les petits professeurs de mon cul, je les aurai ! » qu'il dit à ses amis. En sushis, crus, avec une bouteille de Moët et Chandon.

Un conseiller municipal l'a appris à ses dépens lorsqu'il a osé critiquer le chef de la ville, un ami de mon frère. Parce qu'il avait posé des questions sur une entente secrète avec une riche entreprise étrangère. Trop de questions. Le conseiller profitait de chaque séance pour interroger le maire, répliquer à ses allégations, y aller de quelques invectives devant le public et les caméras. Mon frère Big se crut-il alors investi d'une mission ou reçut-il cette mission ?

Des rumeurs commencèrent à circuler, le lendemain d'un grand congrès national. Non seulement le conseiller avait abusé de son compte de dépenses, mais il avait profité de son voyage pour se laisser séduire par une courtisane. Du haut de la tour, la Rumeur s'étendit jusque dans les maisons, les magasins et les lieux publics. L'animateur écumait, accusait, donnait des détails et la Rumeur filait dans les rues, sur les autoroutes, avec l'ampleur d'un gaz asphyxiant. Elle retenait les auditeurs captifs dans leurs autos, et les enfants dans les autobus absorbaient ces minutes de haine en guise de première collation. Le conseiller était

ignoble, un voleur, un tombeur, un trompeur de femmes. Un traître. Et les cotes d'écoute montaient, telle une boursouflure acide au-dessus de la ville.

Les citoyens en étaient convaincus : il fallait enquêter sur tous ces profiteurs, les expulser du conseil, les sortir de la ville. Et procéder au grand nettoyage qu'espérait le maire, qui apparaissait autant à l'église qu'à la télévision. De peur d'être livrés à la collectivité aveugle, les conseillers municipaux se turent. La Rumeur pouvait courir à nouveau et quand la Rumeur court, rien ne peut l'intercepter, demandez à Clinton ou à Lewinsky. On peut même en faire un scandale national, puis laisser les vrais voleurs brûler le torchon ou la planète entre Haïti, le Canada et le Rwanda. Trois slogans régissent l'univers de Big Brother, disiez-vous : « La guerre, c'est la paix » ; « La liberté, c'est l'esclavage » ; « L'ignorance, c'est la force. »

Peu de temps après sa descente aux enfers, le conseiller vit sa femme tomber gravement malade. Trois mois plus tard, elle mourait d'un cancer généralisé. L'homme anéanti quitta la ville. On le retrouva foudroyé par une crise cardiaque dans sa chambre d'hôtel.

Depuis, mon frère Big cible de nouvelles victimes. Pas une semaine sans qu'une tête tombe, décapitée. Parfois, la nuit, dans nos rêves, on l'entend rouler jusqu'en bas de la montagne. Cela fait un « flocc » dans la rivière, juste en bas, puis un grand silence de mort.

Si je vous écris, cher George Orwell, grand romancier visionnaire, c'est pour vous demander de rappeler votre personnage, de lui inventer un autre rôle ou de l'expédier sur Mars. Le Mal est trop grand. Si je le fais, c'est à l'insu de tous, du maire et de mon frère. Pour éviter l'hécatombe. Je vous prierais donc d'être discret.

Sara B., janvier 2004